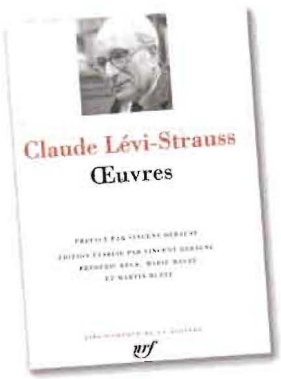
Lévi-Strauss dans la Pléiade

Le penseur sauvage

Par Didier Eribon*

Des Bororo à Poussin ou Diderot, le maître de l'anthropologie s'est intéressé à toutes les cultures. Ses « Œuvres », réunies par Gallimard en **2008**, témoignent d'une curiosité universelle



« Œuvres », par Claude Lévi-Strauss, édition établie par Vincent Debaene, Frédéric Keck, Marie Mauzé et Martin Rueff, Gallimard, Pléiade.

C'est entendu, ce ne sont pas des « œuvres complètes ». Et des voix ne manqueront pas de s'élever pour regretter l'absence de tel ou tel titre. Il n'est pas interdit, en effet, de s'étonner des choix opérés par l'auteur lui-même : pourquoi avoir laissé de côté les deux tomes de l'« Anthropologie structurale » (Plon, 1958 et 1973) et le recueil qui leur fit suite, « le Regard éloigné » (Plon, 1983) ? Mais ne boudons pas notre plaisir : sitôt le volume ouvert, on se sent littéralement happé par l'écriture de Lévi-Strauss. Et même saisi par l'étrange impression d'assister au surgissement d'une pensée nouvelle, comme si ces textes qui ont déjà marqué plusieurs générations de lecteurs étaient dotés d'une éternelle jeunesse.

Au commencement donc, il y a cette phrase, vite devenue célèbre : « *Je hais les voyages et les explorateurs.* » Et pourtant ! « Tristes Tropiques », qui parut en 1955, nous parle de voyages et d'explorations. [...]

Rompre avec la « pensée primitive »

Lévi-Strauss hésita longtemps à publier ces récits où l'analyse anthropologique s'imbrique dans la démarche autobiographique. Il eut d'abord, à la fin des années 1930, le projet d'un roman, portant le même titre, qu'il ne tarda pas à abandonner. Il en subsiste quelques fragments sur le « Coucher de soleil » dans l'ouvrage tel que nous le connaissons, et quelques pages supplémentaires nous en sont données ici (toujours dans les annexes inédites). Mais ce n'est qu'après un double échec au Collège de France, en 1949 et 1950, qu'il se sentit libre de se lancer dans la mise au point d'un ouvrage qui échappait si nettement aux règles universitaires. Et c'est peut-être, paradoxalement, la notoriété que lui apporta ce livre très personnel qui lui permit, grâce aux efforts conjugués de Merleau-Ponty, Dumézil, Braudel et Benveniste, d'entrer en 1959 dans l'institution qui l'avait rejeté dix ans plus tôt.

Peu après son élection et sa leçon inaugurale, il publia, en 1962, ce que l'on peut considérer comme l'un de ses textes les plus importants, en tout cas l'un des plus éclatants et des plus novateurs, « la Pensée sauvage ». L'ouvrage fit événement, non seulement parce que Lévi-Strauss y consacre tout un chapitre à discuter Sartre et à critiquer sa vision « mythologique » de l'histoire. Ce fut certes un moment clé de la vie intellectuelle française, puisque s'y trouvait condensé l'affrontement entre deux grands courants d'idées, l'existentialisme d'un côté, le structuralisme de l'autre. Ce dernier semblait alors conquérir une suprématie qui allait se développer tout au long des années 1960, jusqu'à... Mai-68, que certains interprétèrent comme la revanche de Sartre. Pourtant, ce qui compte surtout dans ce livre, c'est ce qui précède ce final polémique : rompant avec toute une tradition ethnologique qui parlait de « pensée primitive », Lévi-Strauss montre que la pensée des peuples sans machines et sans écriture est complexe et élaborée : c'est une logique de classification ancrée dans un rapport fondamental au sensible et au concret. Et ces formes mentales n'ont d'ailleurs pas disparu de nos sociétés : elles y subsistent dans la poésie ou dans l'art du bricolage.

L'analyse structurale

Changement d'approche dans « la Voie des masques » (1979), où il s'interroge, en étudiant la production des Indiens de la région de Vancouver, sur ce qu'est un style. Un masque n'a pas de signification propre. Il ne la tient que des masques dont il se distingue et auxquels il s'oppose. Choisir une forme, des couleurs, etc., c'est exclure d'autres possibilités, et notamment celles adoptées par les groupes voisins : *« Comme un mythe, un masque nie autant qu'il affirme. »* Mais, se demande Lévi-Strauss, *« n'en est-il pas de même de toute œuvre d'art ? »* Et de conclure que tout artiste, *« en se voulant solitaire, se berce d'une illusion »* car *« on n'est jamais seul sur le sentier de la création ».*

Avec « la Potière jalouse » et « Histoire de lynx » (1985 et 1991), dans le sillage des quatre tomes des « Mythologiques » (qui ne sont pas repris ici), nous revenons sur le terrain, en Amérique du Nord et du Sud, de l'analyse des mythes. Analyse structurale, bien sûr : il s'agit de réduire le désordre apparent qu'ils présentent, en montrant comment les différentes versions d'un mythe sont des « transformations » d'autres versions, selon un enchaînement ininterrompu. Comparant sa démarche à un jeu d'échecs où il faut toujours redéployer ses pièces, Lévi-Strauss décrit les mythes comme des adversaires « inlassables » : *« Ils entament une nouvelle partie chaque fois qu'on les raconte ou qu'on les lit. »*

Levi-Strauss décrit les mythes comme des adversaires « inlassables » : « Ils entament une nouvelle partie chaque fois qu'on les raconte ou qu'on les lit. »

Ses « trois maîtresses »

Tous ces ouvrages sont de registres et de tons dissemblables, mais bien des fils conducteurs les relient entre eux : la référence à Rousseau, par exemple, que Lévi-Strauss définit dans « Tristes Tropiques » comme *« le plus ethnographe des philosophes »,* et dont la présence traverse « la Pensée sauvage » et plus encore « le Totémisme aujourd'hui » (1962 également). Ou bien le rapport à la psychanalyse. Dans « Tristes Tropiques », Lévi-Strauss nous parle des « trois maîtresses » qui ont marqué sa jeunesse et sa pensée : la géologie, la théorie de Marx et celle de Freud (toutes trois nous enseignent que des phénomènes en apparence impénétrables peuvent être ramenés à un ordre cohérent). Mais, à la fin de « la Potière jalouse », l'ironie a remplacé l'admiration. Et l'on s'amuse quand il rapproche l'« Œdipe roi » de Sophocle d'une pièce de Labiche, « Un chapeau de paille d'Italie », pour souligner que l'important dans ces intrigues, ce n'est pas leur contenu sexuel, pas même dans l'intrigue œdipienne si chère à Freud, mais l'ingéniosité de la construction formelle et le plaisir intellectuel qu'elle procure.

Presque logiquement, c'est sur l'art et la littérature que s'achève le parcours. « Regarder, écouter, lire » (1993) clôt le volume. Lévi-Strauss y offre un ensemble de réflexions sur Poussin, Rameau et Diderot, sans oublier Rimbaud... Avoir passé sa vie à s'intéresser à tant de cultures différentes et à rappeler qu'il est impossible de comprendre l'humanité si on limite son champ de vision à l'histoire occidentale ne l'a jamais empêché de vénérer les créations de sa propre civilisation : les allusions musicales, picturales, littéraires abondent dans tous ses textes, même les plus techniques, et il fallait bien qu'un jour il y consacre un livre tout entier. Ce qui referme l'œuvre sur elle-même, puisqu'il n'en publia pas d'autre après celui-ci, comme si cette gerbe d'études qu'il se plut à décrire comme un *« capriccio »* était venue boucler la boucle : l'adolescent qui se passionnait pour les tableaux de Picasso, l'ethnologue qui écoutait mentalement du Chopin pour tromper l'ennui de certaines expéditions, l'exilé qui fut lié à New York à tant d'écrivains et tant de peintres (André Breton, Max Ernst, Leonora Carrington, Tanguy, Masson, etc.) revisite ses passions, de manière plus classique, mais avec autant d'enthousiasme. Et que le livre propose en conclusion trois chapitres sur l'art des Indiens d'Amérique ne surprendra personne.

On ne résume évidemment pas en quelques paragraphes un tel itinéraire et une telle œuvre. Mais s'il fallait choisir un passage pour dégager l'inspiration qui les anime d'un bout à l'autre, on pourrait s'attacher au chapitre sur Montaigne et la découverte du Nouveau Monde à la fin d'« Histoire de lynx » : *« Quand une humanité qui se croyait pleine et entière fut mise devant cette évidence : du genre humain, elle ne formait qu'une moitié. »* On sait quel sort elle réserva à cette autre moitié ! Mais comment, questionne Lévi-Strauss, une poignée d'Espagnols réussit-elle à vaincre si facilement des milliers d'Aztèques en armes ? Parce que ceux-ci virent dans l'arrivée des Blancs la réapparition annoncée par leurs mythes d'un dieu disparu. Leur système contenait donc, inscrite en creux, la place destinée à accueillir l'Autre. Cet Autre qui s'empressa de les exterminer et de les asservir. Raviver la mémoire de cet *« envahissement du Nouveau Monde »* et de *« la destruction de ses peuples et de ses valeurs »,* c'est donc, proclame-t-il, *« accomplir un acte de contrition et de piété ».* Tout Lévi-Strauss est là, dans ces quelques lignes vibrantes, qui nous exhortent à considérer qu'aucune culture n'est supérieure aux autres, et que la richesse de l'humanité réside dans sa diversité, et donc dans sa capacité à toujours savoir reconnaître une place à l'Autre. **D. E.**

** Didier Eribon a publié en 1988 « De près et de loin, entretiens avec Claude Lévi-Strauss » (Odile Jacob). L'ouvrage est ressorti en 2008.*

Notes de terrain*

De Cuiaba à Utiarity

Vendredi 10

Nuit très froide, nuageuse avec Lune, sur des sacs de riz très durs. Levés avec le soleil, 6 heures. Café, lavage sommaire. Les chauffeurs installent une bâche comme tente. Les corvées d'eau partent vers les sources du Tombador, enfin repérées à 1 km environ. Faisons des exercices de tir au revolver, puis Luiz et moi partons abattre des palmiers *carirova.* Amers comme de la quinine, rien à faire du *palmito,* même bouilli. Les chauffeurs reviennent avec l'eau, ils signalent des *burity.* Sur mon conseil, ils repartent avec une hache et deux heures après reviennent avec du vin, jus rose très clair, à saveur de cave, sucré, et arrière-goût un peu phénolé. Très agréable. Déjeuner vers 10 heures après chimarrão : riz, viande sèche, *passoca de banana da terra et bolacha.* Le tout ignoble et violemment pimenté. [...]

Samedi 11

Les chauffeurs vont à la chasse et reviennent peu après avec un tatou qu'on dépèce aussitôt. On le fait légèrement bouillir, puis « tempérage » avec mélange sel-ail-piment, puis mis à rôtir dans la graisse. [...] Après déjeuner, je remets un fusil de chasse cal. 20 à João, qui, triomphant, part aussitôt à la chasse avec un des adjudantes. Peu après reviennent avec un serpent *boipeva* déchiqueté. Ils repartent aussitôt, et une heure après apportent un *caetetu* que l'on dépèce et vide sur-le-champ. Retirons le foie et les rognons pour le dîner du soir. Pendant le *caetetu* arrive un camion (de Benedito) chargé de femmes crasseuses et de marmaille, allant vers Diamantino. Il nous apprend que notre télégramme de demande de secours n'a quitté Rosario que la veille à 13 heures.

(*) Ces notes de Claude Lévi-Strauss figurent parmi les nombreux inédits publiés dans le volume de la Pléiade.